ESSAI

N° 24.

SUR

LA MÉLANCOLIE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 22 janvier 1820, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR J. F. MASSÉNAT, de Brives.

O bienfaisante Hygie ! ô Santé désirable,
Aux richesses des grands mille fois préférable,
Trop heureux le mortel qui goûte tes douceurs !
Epît. à MONT.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n. 13.
1820.

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX, *Examinateur.*
M. DUBOIS, *Président.*
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT, *Examinateur.*
M. PELLETAN, *Examinateur.*
M. PERCY.
M. PINEL
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

MON PÈRE.

Hommage de respect et de reconnaissance.

A M. F.

J. F. MASSÉNAT.

A

MON PÈRE.

Hommage de respect et de reconnaissance.

A M. F.

ESSAI

SUR

LA MÉLANCOLIE.

La nature des affections propres à donner naissance à la manie périodique, et les affinités de cette maladie avec la mélancolie et l'hypochondrie, doivent faire présumer que le siége primitif en est presque toujours dans la région épigastrique, et que c'est de ce centre que se propagent les accès, comme par une espèce d'irradiation.

PINEL, *Nosographie philosophique*, t. 3, p. 102.

La mélancolie est, de toutes les maladies de l'esprit, celle qui a le plus exercé la plume des médecins, des poëtes même de tous les âges; et, malgré le grand nombre d'écrits que nous possédons sur cette partie de la médecine, il en est peu qui m'aient paru satisfaisans.

Il n'est pas de maladie sur les caractères et la nature de laquelle les anciens aient eu des opinions plus différentes que sur la mélancolie. Combien d'auteurs se sont égarés dans de vaines conjectures! Quelques-uns ont allégué l'acrimonie de la bile, et le transport de cette atrabile au cerveau. Plusieurs ont accusé l'engorgement de la veine-porte, *l'ataxie des esprits animaux*, *l'intempérie du cerveau*, *la prétendue révulsion* ou *répulsion de la matière peccante*. D'autres, avec plus de vraisemblance, ont rapporté cette maladie à la manière

vicieuse dont s'effectue la transpiration insensible. Les modernes la placent parmi les vésanies.

Arétée définit la mélancolie : *Animi angor in unâ cogitatione defixus absque febre*, et cette définition est la meilleure qui ait été donnée jusqu'à nos jours. (Aretæi *Cappadocis, de causis et signis acutorum et diuturnorum morborum*, lib. 1, cap. 5, *de Melancholiâ.*)

Classification des affections mentales.

L'aliénation mentale a été divisée d'une manière générale, par M. *Pinel*, en quatre espèces d'égarement :

1.° La *manie* ou *délire*, qui s'étend indistinctement à toutes sortes d'objets, accompagné, dans plusieurs aliénés, d'excitation plus ou moins grande et de fureur;

2.° Dans la *démence*, une débilité générale frappe les fonctions intellectuelles, l'association des idées est perdue, les propos sont incohérens, composés de mots, de phrases sans suite et sans liaison;

3.° Les *idiots*, privés de la vie de relation, le sont aussi entièrement ou presque entièrement des facultés intellectuelles et morales, avec des instans rapides et automatiques d'emportement;

4.° Enfin la *mélancolie* consiste dans un délire ordinairement tranquille et triste, roule sur une seule idée, ou sur une série d'idées déterminées, avec libre exercice de la raison sur tous les objets qui ne s'y rapportent pas, et quelquefois avec un penchant marqué au suicide.

C'est l'histoire de cette dernière affection que je me propose de décrire. D'après l'acception et la définition du mot, je parlerai d'un état pathologique, non de cet état de l'âme auquel on donne dans la société le nom de *mélancolie*, et qui n'offre que des traits faibles du tempérament appelé par les auteurs *mélancolique.*

Considérations générales.

La nature, dans le cours de certaines maladies, suit une marche si obscure, que nous sommes souvent réduits à des conjectures. Tel est le cas relativement à la mélancolie, et aux affections mentales. On se demande encore aujourd'hui quelle est la cause qui entretient cette maladie, où réside cette cause. Je crois que l'ignorance dans laquelle nous sommes restés provient de l'obstination des médecins à ne pas regarder avec le flambeau physiologique les organes digestifs comme le siége le plus fréquent de cette maladie.

Les fonctions importantes dont est chargé le cerveau ont attiré tous les regards sur cet organe ; quelques affections de la substance cérébrale, une accumulation plus grande que de coutume de sérosité dans les ventricules du cerveau, quelques fongosités de la dure-mère, telles sont les causes auxquelles on a long-temps attribué la folie ; cependant ces causes existent souvent sans que la mélancolie ait lieu, et manquent fréquemment sur les cadavres des mélancoliques.

On a beaucoup insisté sur la forme du crâne, sur l'épaississement de la boîte osseuse ; mais comment penser qu'une maladie qui vient à des époques plus ou moins avancées de la vie, qui disparaît, revient, ou cesse pour toujours, puisse provenir d'une cause qui ne s'efface jamais?

Les signes qui annoncent un désordre dans les fonctions gastriques ne sont pas les seuls qui nous portent à penser que les viscères du ventre jouent un grand rôle dans la mélancolie. L'immodération ou le trouble de l'appétit, la constipation, le resserrement de l'abdomen, surtout pendant les crises de mélancolie, le trouble même de l'esprit quand la digestion est difficile, ne sont-ils pas autant de faits qui nous démontrent le pouvoir de l'estomac et des intestins sur les organes de la vie intellectuelle, et qui nous

portent à penser que les viscères du ventre prennent une part active aux affections mentales?

Dans l'ivresse, personne ne révoquera en doute qu'il y a délire ; cependant ce délire ne dépend d'aucun vice particulier du crâne, ni d'aucune maladie du cerveau. Ne voyons-nous pas le sperme, dont l'action est presque nulle avant la puberté, acquérir après cet âge un pouvoir quelquefois si grand, qu'il détermine les passions les plus orageuses, forme un des caractères distinctifs de l'aliénation, et nous démontre, d'une manière non équivoque, l'action sympathique des organes de la génération sur les facultés du cerveau et sur les sens? Le chagrin ne change-t-il pas les mucosités que contiennent l'estomac et les intestins, au point de les rendre noires? la frayeur ne provoque-t-elle pas les sécrétions et les évacuations intestinales?

Faut-il donc s'étonner si les causes qui précèdent la folie portent dans la région de l'estomac un désordre tel, que la susceptibilité des viscères et leur organisation même en soit troublée?

S'il est constant que les sensations et les passions se font sentir sur les sécrétions muqueuses, ainsi que le démontre l'action du goût sur les glandes salivaires et la membrane de la bouche, celle de la vue et même la colère sur les glandes lacrymales, celles de l'odorat sur les narines, celles du tact et du cerveau sur les organes génitaux ; s'il est constant que les liqueurs glanduleuses agissent sur l'encéphale ; si l'on fait attention au pouvoir des sensations vives sur la région de l'estomac, au désordre qui accompagne ces causes, aux circonstances qui accompagnent ou précèdent souvent la manie touchant l'abdomen, au rôle que joue l'estomac sur les organes intellectuels et volontaires, aux troubles que causent les liqueurs spiritueuses, ceux même que produit la présence des vers, pourquoi révoquer en doute que les viscères abdominaux agissent sur le cerveau et les sens au point de déterminer la mélancolie dans leurs affections pathologiques?

Je m'appuierai ici de l'opinion de M. *Pinel*, dans son passage

suivant : « Des faits généraux et constamment observés n'apprennent-ils point que très-souvent les affections hypochondriaques et mélancoliques, et même la manie, tiennent à des causes morales et à des commotions plus ou moins profondes qui ont été ressenties dans la région épigastrique? Les vertiges, les extases, les visions fantastiques que produisent les narcotiques à trop forte dose, ne prouvent-ils point que les désordres de l'entendement peuvent avoir un siége entièrement étranger au cerveau, et que ce dernier n'est alors affecté que d'une sorte de réaction sympathique? Quelquefois aussi le centre primitif d'où se propagent les délires non fébriles est dans les organes de la reproduction, surtout dans ceux de la femme, dont l'empire est si énergique, si on en juge par la passion hystérique. »

Après avoir présenté les raisons qui me portent à fixer mes regards sur les organes gastriques dans la recherche des causes de la manie, voyons maintenant ce que nous démontre l'examen de ces organes sur les cadavres.

En s'attachant dans chaque autopsie à l'examen général de l'estomac et des intestins, en suivant avec attention ces viscères depuis un bout jusqu'à l'autre, on y observe très-souvent des matières bilieuses, d'une couleur brune ou d'un vert noirâtre, la rougeur, la dénudation et l'ulcération de la membrane muqueuse, enfin des traces évidentes d'irritation des voies digestives, quelquefois des vers, le tænia surtout; l'estomac et le colon descendant offrent des resserremens manifestes, et que j'ai remarqués sur deux femmes qui s'étaient suicidées. On observe souvent le déplacement du colon transverse, qui devient oblique, et même perpendiculaire; on l'a même trouvé squirrheux chez certains mélancoliques. On a vu le pancréas égaler le volume du foie, la rate si tuméfiée, qu'elle pesait six livres. Dans d'autres cas, on a trouvé cet organe à l'état de squirrhe, et même de cancer. Le squirrhe du pylore a aussi été observé très-souvent, ainsi que d'autres lésions organiques abdominales.

M. *Esquirol*, dans son article *Mélancolie* du Dictionnaire des sciences médicales, prouve, d'après le relevé des ouvertures de corps, qu'un très-grand nombre de mélancoliques succombent à la phthisie pulmonaire, que j'attribue au froid, contre lequel ces malades sont peu garantis dans les hôpitaux, et aux autres causes de cette affection, plutôt qu'à une influence qu'exercerait la mélancolie sur le poumon, capable d'y porter la désorganisation, comme *Lorry* et la plupart des monographes l'admettent. M. *Esquirol* a vu aussi que les altérations des viscères abdominaux sont très-fréquentes, tandis que les altérations organiques du cerveau sont extrêmement rares, car on ne saurait rapporter, dit-il, à la mélancolie les épanchemens séreux qui ont lieu si souvent entre l'arachnoïde et la pie-mère, ou dans les sinus de l'encéphale.

L'ouverture des cadavres présente quelquefois des suppurations, des dégénérescences dans un hémisphère plutôt que dans les deux, la substance cérébrale friable, durcie, ou même enflammée; mais ces cas sont peu fréquens, et méritent-ils une grande attention de la part de l'observateur.

Théophile Bonet, qui s'est occupé d'une manière particulière d'anatomie pathologique, ne fait mention, dans ses nombreuses ouvertures de cadavres, d'aucune altération organique de l'encéphale chez les personnes mortes d'affections mélancoliques simples ou compliquées d'hypochondrie, ou d'autres maladies. Il dit seulement avoir rencontré les vaisseaux de ce viscère distendus par un sang *naturel* ou *dégénéré*, et ses ventricules contenant des épanchemens d'un fluide variable par sa nature et sa qualité. La plupart des autres lésions qu'il a consignées dans son *Sepulchretum* avaient leur siége dans la poitrine et dans l'abdomen; tels sont des amas de sang noir dans quelques-unes des cavités du cœur, des états morbides de la rate, du foie, de l'estomac, du pancréas, des glandes mésentériques.

Ainsi, quoique l'aliénation de l'entendement soit généralement regardée comme le produit d'une lésion organique du cerveau, et,

par conséquent, comme incurable, ce qui, dans le plus grand nombre des cas est contraire aux observations d'anatomie, je crois avec M. *Pinel*, « que la nature des affections propres à donner naissance à la manie périodique, et les affinités de cette maladie avec la mélancolie et l'hypochondrie, doivent faire présumer que le siége primitif en est presque toujours dans la région épigastrique, et que c'est de ce centre que se propagent les accès, comme par une espèce d'irritation. » L'histoire de l'aliénation mentale rentre donc dans l'ordre des sciences physiques, et mérite d'autant plus de faire l'objet d'une étude sérieuse, que le traitement dépourvu de cette base se réduit à des tâtonnemens dangereux et à un aveugle empirisme.

Je termine ces considérations en disant que la mélancolie est un trouble des fonctions cérébrales, sous le rapport du jugement, dépendant le plus souvent d'une maladie des voies gastriques.

La mélancolie se présente sous différentes formes de délire, et la plupart des auteurs, *Sauvages* surtout, admettent un très-grand nombre de variétés de cette affection, telles que la misanthropie, la nostalgie, la mélancolie érotique, ascétique, la démonomanie, le spleen, la mélancolie, qui consiste dans une erreur de l'imagination sur la nature de notre espèce, de notre organisation, de nos fonctions; enfin la panophobie. Je ne ferai point l'histoire de chacune de ces variétés, qui ne constituent que des symptômes différens de la même maladie; je dirai seulement quelque chose du suicide et de la nostalgie, que j'ai observés quelquefois.

Suicide.

M. *Gall* admet que le cerveau est composé d'autant d'organes qu'il y a de qualités et de facultés essentiellement différentes; que toutes les qualités affectives, les penchans et les sentimens ont leurs

organes dans le cerveau ; qu'une activité dérangée et exaltée de l'organe de la *circonspection*, doit être comptée parmi les causes les plus puissantes et les plus fréquentes de la mélancolie, surtout de celle qui détermine le penchant au *suicide*.

Cet organe de la *circonspection* résulte du développement considérable des circonvolutions qui élèvent en proéminence latérale les parties supérieures, postérieures, extérieures des pariétaux, de manière que la tête présente à l'œil ou au tact une surface très-large dans la région supérieure postérieure. La tête sera, au contraire, étroite dans la même région, lorsque cet organe ne sera que peu ou médiocrement développé. Cette dernière configuration se rencontre chez les hommes légers, précipités, étourdis.

D'après cet auteur, les causes qu'on accuse ordinairement d'avoir déterminé le suicide, ne sont que des causes occasionnelles. Le mal était préparé de longue main ; la jalousie, l'amour malheureux, la perte d'un bien, les poursuites des créanciers, des tourmens de conscience, tous ces motifs n'ont fait d'ordinaire que porter les derniers coups à un édifice qui menaçait ruine depuis long-temps. On doit renoncer à l'idée trop généralement adoptée, que le suicide est le plus souvent un acte de lâcheté, de courage, d'héroïsme, de corruption de mœurs, ou d'un oubli total des devoirs envers Dieu et les hommes. Selon lui, nous serions toujours portés à nous détruire par la force même de notre organisation ; malheur donc à celui qui porte avec certain développement la *bosse de la circonspection !* sa perte est assurée, car il n'est pas de moyens connus pour corriger un vice inné du cerveau, et les affections morales les plus violentes échoueront sans doute, s'il en est ainsi. Cependant l'exemple suivant tend à prouver le contraire.

Un homme de lettres, sujet à des excès de table, et guéri depuis peu d'une fièvre tierce, éprouve vers l'automne toutes les horreurs du penchant au suicide, et souvent il balance avec un calme effrayant le choix des divers moyens propres à se donner la mort. Un voyage qu'il fait à Londres semble développer avec un

nouveau degré d'énergie sa mélancolie profonde, et la résolution inébranlable d'abréger le terme de sa vie. Il choisit une heure très-avancée de la nuit, et se rend sur un des ponts de cette capitale pour se précipiter dans la Tamise. Mais, au moment de son arrivée, des voleurs l'attaquent pour lui enlever toutes ses ressources, qui étaient très-modiques, ou presque nulles; il s'indigne, il fait des efforts extrêmes pour s'arracher de leurs mains, non sans éprouver la frayeur la plus vive et le plus grand trouble. Le combat cesse, et il se produit à l'instant une sorte de révolution dans l'esprit du mélancolique; il oublie le but primitif de sa course, revient chez lui dans le même état de détresse qu'auparavant, mais entièrement exempt de ses projets sinistres de suicide. Sa guérison a été si complète, que, résidant à Paris depuis dix ans, il n'a plus éprouvé le moindre dégoût de la vie. C'est une mélancolie qui a certainement cédé à l'impression de terreur produite par une attaque imprévue : cette impression aurait-elle pu physiquement et physiologiquement modifier le cerveau dans sa structure au point de détruire l'organe de la *circonspection?* C'est ce dont il est encore permis de douter.

Il est de fait que le penchant au suicide, comme la prédisposition à la mélancolie, se transmet des pères et mères aux enfans. De nombreuses observations tendent à le prouver. Le sieur G... laissa sept enfans et une fortune de deux millions à partager entre eux. Tous restèrent à Paris ou dans les environs, et conservèrent leur patrimoine; aucun d'eux n'éprouva de malheurs réels, tous jouirent d'une bonne santé, d'une fortune suffisante, et de l'estime générale; tous cependant furent travaillés de la fureur du suicide, et tous y succombèrent dans l'espace de trente ou quarante années. Les uns se pendirent, d'autres se noyèrent, d'autres se brûlèrent la cervelle.

L'un des deux derniers avait invité un dimanche plusieurs personnes à dîner; la société était réunie, le dîner servi, tous les convives autour de la table, on appelle le maître de la maison; il

ne répond pas; on le trouve pendu dans un grenier. Il n'y avait pas une heure qu'il avait donné paisiblement des ordres à ses domestiques, et causé avec ses amis.

Les deux sexes ne succombent pas également au penchant du suicide. Les femmes sont d'ordinaire, quant aux facultés intellectuelles, inférieures aux hommes; elles sont douées d'une excitabilité plus grande; elles sont plus souvent que les hommes en proie aux mauvais traitemens, à l'abandon, à la jalousie; cependant, d'après les relevés qui ont été faits, le nombre des suicides chez les hommes est plus grand des quatre cinquièmes en sus que parmi les femmes.

Toute mélancolie, lorsqu'elle est parvenue à son plus haut degré d'intensité, peut produire le suicide, qui n'est alors que l'effet de la fureur ou du désespoir. Un état habituel de maladie, la lésion grave d'un ou de plusieurs viscères, peuvent encore aggraver le sentiment pénible de l'existence, et faire hâter une mort volontaire.

Mais il est une mélancolie d'un caractère fort singulier, dont l'unique objet est l'ennui, le dégoût de la vie, et une impulsion invincible à se détruire. Les Anglais lui ont donné le nom de *spleen*. Cette mélancolie semble naître chez eux au sein des jouissances, de l'excès même des jouissances, et diffère essentiellement de celle dont l'impulsion au suicide n'est que le résultat de l'excès du malheur, ou dépend d'un état frénétique.

« Les Anglais, dit Montesquieu (*Esprit des lois*, liv. 14, c. 12), « se tuent sans qu'on puisse imaginer aucune raison qui les y dé- « termine; ils se tuent dans le sein même du bonheur. Cette « action chez les Romains était l'effet de l'éducation; elle tenait « à leur manière de penser. Chez les Anglais c'est l'effet d'une « maladie; elle tient à l'état physique de la machine. »

Le *spleen* n'est pas exclusivement propre à l'Angleterre; on ne pourrait l'observer que trop souvent chez les Français. Parmi les nombreux exemples de mélancolie suicide au milieu même des

prospérités de la vie, consignés dans les auteurs, je me bornerai à rapporter celui-ci, extrait du Dictionnaire philosophique de Voltaire.

Philippe Mordant, cousin germain de ce fameux comte de Péterboroug, si connu dans toutes les cours de l'Europe, et qui se vantait d'être l'homme de l'univers qui avait vu le plus de postillons et le plus de rois; Philippe Mordant, dis-je, était un jeune homme de vingt-sept ans, beau, bien fait, riche, né d'un sang illustre, pouvant prétendre à tout, et, ce qui vaut encore mieux, passionnément aimé de sa maîtresse. Il prit à ce Mordant un dégoût de la vie; il paya ses dettes, écrivit à ses amis pour dire adieu, et même fit des vers, dont voici les derniers traduits en français :

L'opium peut aider le sage;
Mais, selon mon opinion,
Il lui faut au lieu d'opium
Un pistolet et du courage.

Il se conduisit selon ses principes, et se dépêcha d'un coup de pistolet, sans en avoir donné d'autre raison, sinon que son âme était lasse de son corps, et que, quand on est mécontent de sa maison, il faut en sortir. Il semblait qu'il eût voulu mourir parce qu'il était dégoûté de son bonheur.

« Rassasié de la vie dont il a épuisé toutes les sensations, insensible au plaisir comme à la douleur, qui ne l'avertissent plus de son existence, ne trouvant partout que l'ennui, le suicide, dit M. *Esquirol*, quitte la vie, la mort n'étant pour lui qu'un dernier acte de la vie matérielle. »

Nostalgie.

Nescio quâ natale solum dulcedine cunctos
Ducit, et immemores non sinit esse suî. OVID.

Tout homme sensible n'abandonne son pays qu'avec peine, avec regret : rien ne peut remplacer dans son cœur des amis et

des parens chéris qu'il ne verra peut-être plus ! Les lieux de sa naissance sont toujours présens à son esprit. Quel est celui qui sans inquiétude les quitte pour la première fois ? quel est celui qui sans émotion entend sonner l'heure du départ ?

Amour de nos foyers, quelle est votre puissance !
Quels lieux sont préférés aux lieux de notre enfance ?

BERNIS.

Transporté loin de ses foyers, l'homme éprouve-t-il le violent désir de revoir sa patrie sans pouvoir le satisfaire, il devient comme le végétal exotique transplanté dans une terre étrangère, et tombe dans cette fatale mélancolie appelée *nostalgie*, mot composé de deux racines grecques, *νοστος*, *reditus*, retour, et *algia*, dérivé d'*αλγος*, douleur, qui est employé pour désigner la *maladie du pays*. SAGAR la dépeint ainsi : « *Nostalgia est desiderium videndi parentes, cognatos, solumque natale adeundi, adeò vehemens, ut hâc solâ anhelatione occupati, penitùs langueant, horumque animæ commercium cum corpore fermè sublatum sit; undè carent omni sensu et appetitu, tædio omnium afficiuntur, et corporis ipsam conservationem negligunt : hectica febris hos miseros consumit, et ad lethum deducit, si adeundi patriam, cognatos, copia denegetur.* »

Vogel lui reconnaissait tous les caractères de cette sorte de mélancolie définie par lui, *insania longa cum mœrore et tristitiâ.*

L'amour de la patrie est un sentiment inné qui se fait sentir à tous les cœurs; aussi la nostalgie n'attaque-t-elle pas seulement ceux qui ont été élevés mollement et délicatement dans leur famille ; elle est de toutes les conditions, et je la crois propre à tous les êtres animés. Il paraît que moins nous nous éloignons de l'état de nature, plus nous sommes attachés à notre terre natale : le chef d'une horde de sauvages du Canada, invité à venir avec les siens s'établir en Europe, répondit : « Comment nous séparer de

« la terre qui garde nos ancêtres? Dirons-nous à leurs ossemens de « se lever et de nous suivre? »

Un sauvage d'Otaïti fut conduit à Paris; on s'empressa de lui faire connaître les curiosités de cette capitale. On le promena au jardin des plantes, et les objets qu'on lui fit observer ne paraissaient que très-faiblement exciter son admiration; quand tout à coup, apercevant de loin un arbre de son pays, il quitta ses guides, et courut se précipiter sur le tronc de ce végétal, qu'il tint pendant plusieurs minutes étroitement serré entre ses bras.

C'est une remarque constante que les habitans des pays de montagnes sont plus fortement attachés que ceux des villes au pays qui les a vus naître, et les gens de la campagne le sont beaucoup plus aussi que les citadins. Les premiers se livrent à un genre de travail qui les fixe davantage au sol natal; ils y vivent contens, et y préfèrent souvent une existence misérable à une vie plus heureuse sous un ciel étranger. Les habitans des villes ressentent en général des impressions d'autant moins fortes qu'elles sont plus variées.

Pluribus intentus minor est ad singula sensus.

Certains peuples, tels que les Suisses et les Ecossais, ont montré une disposition toute particulière à la nostalgie. Le ranz des vaches, air noté dans le dictionnaire de musique de *J. J. Rousseau*, agissait si puissamment sur le moral des Suisses en leur rappelant d'anciennes habitudes et des temps peut-être plus heureux, qu'il portait les soldats de cette nation à déserter pour revoir leur pays. Aussi fut-on obligé de défendre, même sous peine de mort, de le jouer ou de le chanter devant les troupes.

La nostalgie est de tous les âges, mais c'est la jeunesse et l'âge adulte qu'elle atteint plus particulièrement. Elle est aussi de tous les sexes; cependant on a remarqué que les femmes y sont moins sujettes que les hommes : cela tient sans doute à cet état particulier

de leur système nerveux qui les rend susceptibles d'impressions variées qui se succèdent rapidement et ne laissent que des traces légères, à la mobilité de leur esprit, au peu de durée de leurs affections. « Elles supportent mieux les occupations sédentaires, dit « *Tourtelle* (hygiène), parce que leur babil, et l'intérêt qu'elles « prennent aux petits événemens, sont une sorte d'exercice pro- « portionné à leur état. » On a prétendu que l'extrême facilité qu'elles ont de pleurer, et de rendre ainsi leurs sensations moins concentrées, les empêchait de mourir de chagrin.

Sagar, qui avait éprouvé lui-même la nostalgie, dit « que les « jeunes gens qui y sont le plus souvent exposés sont ceux sur- « tout qui ont été élevés avec grand soin, et dont la sensibilité n'a « jamais été exercée que par de douces émotions au sein d'une « famille chérie. »

Les passions tristes et concentrées sont le fléau de l'espèce humaine, et font naître une foule de maladies ; elles attaquent les organes les plus essentiels à la vie. En effet, les peines, les soucis et le chagrin affectent principalement l'estomac, et doivent passer, pour ainsi dire, par cet organe avant de se faire sentir au reste de notre machine (*Huffeland*).

La nostalgie a été assimilée à la fièvre lente nerveuse; elle est due à des images sombres retracées sans cesse dans l'imagination, qui, en détruisant l'uniformité de l'influence vitale, empêchent l'exercice régulier des fonctions nécessaires à la conservation de la santé ; et il en résulte, par les efforts continuels que fait la nature pour rétablir l'équilibre, un mouvement fébrile, lent, continu et régulier. Dans le premier degré, les nostalgiques recherchent la solitude ; ils préfèrent la compagnie de ceux qui leur parlent de leur pays, de leurs parens, et de tout ce qui leur est cher ; rien ne leur est plus agréable : ils évitent tous les amusemens et ne sont propres à aucun genre d'occupation. Dans le deuxième degré, on remarque la diminution de l'appétit, la décoloration de la peau, la fréquence dans le pouls, une chaleur sèche habituelle, des pa-

roxysmes vers le soir ou après le repas, avec chaleur vive à la paume des mains. Tous ces symptômes s'évanouissent, si la maladie n'est pas trop avancée, aussitôt que les nostalgiques conçoivent l'espoir du retour désiré. *J. J. Harderus* cite l'observation suivante. Un marchand de Paris avait pour domestique un Suisse, qui tout à coup parut triste et mélancolique, puis perdit l'appétit, et devint tout-à-fait malade. Après avoir langui quelque temps, il demanda la permission d'aller dans son pays, et, l'ayant obtenue aussitôt contre son attente, sa joie fut telle, qu'en peu de jours le trouble de son esprit se dissipa, il ne songea plus à quitter son maître, et continua de demeurer chez lui sans se ressentir de l'affection triste qu'il avait éprouvée, et depuis n'en eut aucune atteinte.

La nostalgie se termine par la guérison subite, si le malade est satisfait; s'il ne l'est pas, elle peut se prolonger plusieurs mois, plusieurs années. Les circonstances rendent souvent le retour dans les foyers impossible, et ce moyen serait le seul infaillible : il faut alors que le médecin fasse tous ses efforts pour prévenir le désordre, suite inévitable de toutes les affections morales profondes. Ces moyens curatifs se réduisent à deux : les secours moraux et les thérapeutiques; mais c'est sur les premiers qu'il doit compter, pourvu que l'affection soit simple. Il doit d'abord gagner la confiance du malade par des discours affectueux, entrer dans sa pensée, lui faire naître l'espérance de revoir ceux qu'il aime. Bientôt le nostalgique est sensible aux soins qu'on a pour lui, et ne tarde pas à se faire un ami de son médecin, dont les plus belles fonctions attachées à son état sont sans doute d'essuyer les larmes, s'il ne peut en tarir la source.

Les médicamens les plus actifs ne produisent rien; les promenades à la campagne, les distractions, la société d'où l'étiquette est bannie, les spectacles, les lectures amusantes sont bien préférables dans le traitement de cette affection. J'attribue aussi un grand pouvoir à la musique; c'est un puissant stimulant qui

ébranle tout le système nerveux et peut retirer le nostalgique de l'état où il se trouve relativement à son esprit, et toutes les parties du corps s'en ressentent. Elle dissipe les idées soutenues et en fait naître d'autres relatives au rhythme dans lequel on joue. *Grétry* remarque qu'en plaçant le doigt sur une artère en même temps qu'on fait de la musique, les pulsations s'accordent avec la mesure, même en la variant.

Telle est la base du traitement de la nostalgie, de cette affection dont les suites sont si souvent funestes, et qui a moissonné tant de victimes dans nos armées ! « Souvenirs délicieux de la patrie ab-« sente, dit M. *Richerand*, vous vous réveillez alors avec tous « vos charmes et dans toute votre énergie ! »

Symptômes de la Mélancolie.

Les mélancoliques, en général, sont remarquables par l'immobilité des traits du visage, un air sombre et taciturne, le regard inquiet, attaché à la terre ; de l'accablement, du malaise, la lenteur des fonctions, une respiration lente, gênée, avec de fréquens soupirs, un pouls petit et concentré. Ces malades ont des inquiétudes continuelles pendant la veille, et le sommeil troublé par des rêves effrayans, le délire exclusif et constant sur un objet ou sur une série particulière d'objets ; plusieurs ne laissent paraître aucun air sombre, et semblent doués du jugement le plus sain, lorsqu'une circonstance imprévue fait éclater soudain leur délire. Un commissaire vient un jour à Bicêtre pour rendre la liberté aux aliénés qu'on pouvait croire guéris : il interroge un ancien vigneron, qui ne laisse échapper dans ses réponses aucun écart, aucun propos incohérent. On dresse le procès verbal de son état, et, suivant la coutume, on lui donne à signer : quelle est la surprise du magistrat de voir que celui-ci se donne le titre de *Christ*, et se livre à toutes les rêveries que cette idée lui suggère ! (*Pinel.*)

On a vu des mélancoliques qui se sont crus, comme celui dont

parle *Galien*, un vase très-fragile ; d'autres ont pensé qu'ils avaient des pieds de verre. *Lorry* parle d'un homme qui, croyant que ses domestiques voulaient l'empoisonner, ne vivait que de lait et d'eau, et avait d'ailleurs un jugement très-sain. Un autre croyait avoir eu sa tête amputée par ordre d'un despote. Son médecin, *Philodotus*, pour lui persuader le contraire, fit faire un bonnet de plomb qu'il lui ordonna de porter, et dont la pesanteur extrême servit à le convaincre que sa tête était encore sur ses épaules.

Parmi les grands hommes qui ont été attaqués du délire mélancolique, je citerai *J.-J.-Rousseau*, *le Tasse*, qui se voyait toujours entouré de poisons, de supplices, et poursuivi par un lutin avec lequel il avait des entretiens très-suivis. *Pascal* voyait toujours à côté de lui un précipice prêt à l'engloutir. *Zimmermann*, qui dans sa jeunesse avait fait remarquer les plus grandes dispositions à la mélancolie, y fut plongé par des chagrins nés de la révolution française ; son délire exclusif était la vue de l'ennemi entrant chez lui et dévastant sa maison.

On trouve un grand nombre d'exemples semblables dans les auteurs anciens et modernes. Les malades qui les fournissent offrent tous un état si grave, qu'on ne peut l'attribuer qu'à un dérangement organique, une lésion profonde et chronique.

La mélancolie ascétique ou religieuse est une des plus fréquentes. Que de victimes de la superstition ! Combien de malades se sont crus dévoués à des tourmens éternels ! Toujours préoccupés des grandes difficultés de leur salut, ils passent leur temps à fléchir le ciel par les jeûnes et les macérations. Les personnes pieuses ne sont pas les seules attaquées de cette mélancolie ascétique ; celles qui ont mené la vie la plus dissolue y sont aussi exposées ; la crainte des tourmens de l'enfer les poursuit sans cesse, et rend leur vie affreuse. M. *Pinel* cite l'exemple d'un vigneron dont l'imagination fut si fortement ébranlée par le sermon d'un missionnaire, qu'il croyait être condamné aux brasiers éternels, et ne pouvait empêcher sa famille de subir le même sort que par le *baptême de sang*

ou le *martyre*. Il essaie d'abord de commettre un meurtre sur sa femme, et bientôt après il a la barbarie d'immoler ses deux enfans en bas âge pour leur procurer la vie éternelle. Livré à la justice, il égorge encore un criminel qui étoit avec lui dans le cachot, toujours dans la vue de faire une œuvre expiatoire. Son égarement était d'ailleurs partiel, et se bornait à ce qui se rapporte à la religion. Il paraissait, sur tout autre objet, jouir de la raison la plus saine. Enfermé à Bicêtre, il se procure un tranchet de cordonnier, coupe la gorge à deux aliénés qui étaient à ses côtés; et il aurait ainsi poursuivi le cours de ses homicides, si on ne fût promptement venu pour s'en rendre maître, et arrêter les suites funestes de sa rage effrénée.

Les mélancoliques ascétiques craignent la damnation éternelle, et diffèrent des *démonomanes*, qui sont convaincus d'être au pouvoir du démon; ce n'est guère que les femmes les plus dévotes et les plus superstitieuses qui tombent dans la démonomanie: les hommes y sont bien moins exposés.

Causes.

Rien n'est plus obscur que la cause primitive qui prédispose à la mélancolie; quant aux causes occasionnelles, elles sont très-nombreuses, et doivent être divisées en physiques et morales.

Dans les premières je placerai les âges, les sexes, les tempéramens, les maladies, les climats, les saisons.

Ages. Tous les âges ne sont pas également disposés à la mélancolie; on ne l'a presque jamais observée chez les enfans; la jalousie pourrait cependant la produire. On la voit souvent dans l'adolescence, l'âge viril et l'âge mûr: à ces différentes époques, les passions se font sentir avec plus ou moins d'énergie, et disposent puissamment à la mélancolie. C'est dans la jeunesse que l'amour exerce son empire avec le plus de force; et c'est aussi dans cette période de la vie qu'on remarque le plus de mélancolies érotiques

et ascétiques. L'âge viril, agité par d'autres passions, soumis à des changemens qui s'opèrent au physique, est disposé surtout à l'hypochondrie. Dans l'âge mûr s'opère, chez la femme, la cessation du flux menstruel. Cette époque est si orageuse, que le docteur *Esquirol* regarde l'aliénation mentale chez elle comme causée le plus fréquemment par les perturbations de la menstruation. Dans la vieillesse, les fonctions se ralentissent, elles ne se font sentir que faiblement; aussi cet âge est-il moins exposé que les autres à cette maladie.

Sexes. Les femmes sont plus souvent que les hommes attaquées de la mélancolie; l'amour et la dévotion, portés presque toujours à l'extrême par elles, concourent le plus souvent à les plonger dans un délire qui n'a jamais le caractère de fureur et d'emportement qu'on remarque chez l'homme. « Les passions douces, dit *Roussel*, sont les plus familières à la femme, parce qu'elles sont les plus analogues à sa constitution physique. L'attendrissement, la compassion, la bienveillance, l'amour, sont les sentimens qu'elle éprouve et qu'elle excite le plus souvent; et chacun sent qu'une bouche faite pour sourire, que des yeux tendres ou animés par la gaîté, que des bras plus jolis que redoutables, et un son de voix qui ne porte à l'âme que des impressions touchantes, ne sont pas faits pour s'allier avec les passions haineuses et violentes. »

Tempéramens. Des six tempéramens admis par les auteurs, le mélancolique est celui qui dispose le plus à la mélancolie. Les hommes de ce tempérament sont remarquables par une habitude extérieure du corps grêle, la peau pileuse, la chevelure noire, le système veineux sous-cutané très-développé, l'air triste et rêveur; taciturnité sombre, recherche de la solitude, susceptibilité morale excessive; leurs passions très-vives : ils sont défians, soupçonneux envers leurs meilleurs amis. *Ces malheureux,* dit l'auteur du Traité de la manie, *s'habituent à ne voir leur état qu'au travers du prisme lugubre de la mélancolie.* Ils sont superstitieux dans leurs dévo-

tions, amoureux jusqu'à la fureur ; la vengeance est pour eux le plaisir des dieux. Ce tempérament a offert presque tous les tyrans les plus fameux. « C'est celui qui paraît propre aux nations fanatiques, vindicatives et sanguinaires, dit *Cabanis;* c'est lui qui détermine les sombres emportemens des Tibère et des Sylla, les fureurs hypocrites des Dominique, des Louis XI et des Robespierre. » (*Rapports du physique et du moral.*)

Une foule d'hommes célèbres dans les arts et les sciences pourraient être donnés comme exemples du tempérament mélancolique : *Pascal*, *le Tasse*, *J. J. Rousseau*, *Zimmermann* et *Gilbert* en furent doués à l'excès. De cet état à la démence, souvent il n'y a pas loin, comme le prouve la fin malheureuse du poëte Gilbert. Se croyant poursuivi par les philosophes qui voulaient lui enlever ses papiers, il les enferma dans une armoire, dont il avala la clef. Cet instrument s'arrête à l'entrée du larynx, et suffoque le malade, qui meurt à l'Hôtel-Dieu après trois jours de souffrances. On l'eût sauvé, si on eût reconnu la cause de sa maladie qu'il indiquait lui-même en répétant à chaque instant, *la clef m'étouffe;* ce qu'on regarda comme un trait de son aliénation.

Peu de temps avant sa mort, il exprimait dans des stances remplies de mélancolie l'état de son âme :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs ;
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive
Nul ne viendra verser des pleurs.

Maladies. La mélancolie est le plus souvent entretenue par des affections chroniques des viscères abdominaux. L'influence de certains troubles physiques sur son développement est très-marquée : tels sont la diminution des excrétions qui se font habituellement par la peau, les membranes muqueuses, les glandes, les flux menstruels, hémorrhoïdaires, leucorrhéiques, herpétiques, les lochies et le lait chez les nouvelles accouchées. La suppression d'anciens

exutoires, des évacuations trop abondantes des humeurs salivaires, et surtout spermatiques, ont des résultats aussi funestes.

Saisons. C'est en été et en automne qu'on remarque le plus grand nombre de mélancoliques. *Autumno autem, et ex æstivis multa, et insaniæ et melancholiæ,* dit *Hippocrate.*

Causes morales.

La grande influence qu'exercent les affections morales profondes sur les viscères gastriques est si grande, que leur désorganisation en est la suite, si cette cause agit assez long-temps. Toujours ces lésions organiques sont précédées et accompagnées de la mélancolie; aussi peut-on dire que les passions ont la plus grande influence sur son développement. Sont-elles violentes, elles détruisent en un instant le principe qui donne le sentiment, et l'homme meurt. Gaies ou tristes, elles produisent les mêmes effets en troublant la circulation, en agissant spasmodiquement sur le diaphragme et sur le centre de la sensibilité, de manière à détruire son action en l'excitant trop vivement. Sont-elles moins vives, l'estomac cesse de faire ses fonctions, le corps dépérit sensiblement et tombe dans le marasme. *Sanctorius*, sect. 7 des aphorismes, démontre l'idée de *Galien* sur les passions de la tristesse et de la peur; il observe que, dans ces passions, la transpiration insensible diminue, que le pouls est languissant, que tout le corps se contracte et devient sec, que les puissances de l'âme perdent de leur vigueur, que la mémoire vacille, que le jugement devient confus, la parole embarrassée et la respiration entrecoupée.

Les passions exercent donc la plus grande influence sur le système de la vie en général. On les a divisées en gaies ou expansives, en tristes ou oppressives. Je m'occuperai de ces dernières, qui ont seules une action propre à déterminer la mélancolie : ce sont la haine, la tristesse, la jalousie, l'amour malheureux, le

chagrin, une exaltation extrême des principes religieux, ou bien une immoralité profonde.

Amour. L'amour, ce besoin naturel, cet appétit des sens, cette passion, source de bonheur, lorsqu'il est contrarié, peut devenir la cause de toutes sortes de maux, souvent irremédiables. L'hypochondrie, la manie, la démence, l'idiotisme, l'épilepsie, l'hystérie, la chlorose, la nymphomanie, peuvent résulter de cette passion. Elle produit quelquefois un véritable délire, qui s'irrite par la résistance. Que de victimes n'a-t-il pas faites! Aussi, s'écrie *Buffon :* « Amour, pourquoi fais-tu l'état heureux de tous les êtres, « et le malheur de l'homme! » Une tristesse habituelle est peinte sur le visage ; le teint est pâle, les yeux sont caves, languissans, entourés d'un cercle plombé ; une sorte de sensation douloureuse est répandue dans tous les organes, un resserrement spasmodique se fait sentir dans la région de l'estomac, l'appétit se perd, le pouls est faible, souvent intermittent. Tous ces caractères n'échappèrent point à *Erasistrate* dans l'exemple suivant. Antiochus Soter, fils de Séleucus, roi de Syrie, épris des charmes de sa belle-mère Stratonice, résolut de dissimuler sa passion jusqu'à la mort. Les rudes combats qui s'élevèrent dans son âme entre son violent amour et son devoir portèrent une telle atteinte à sa santé, que son corps dépérissait à vue d'œil, et était menacé d'une ruine très-prochaine. Cependant Antiochus gardait un profond silence sur la cause de son mal : mais le médecin *Erasistrate*, ayant quelque soupçon que l'amour était la source de tout ce désordre, chercha à s'en assurer : or, observant attentivement l'effet que produirait sur ce jeune prince la vue des personnes qui entraient dans sa chambre, il remarqua que, toutes les fois que Stratonice venait le voir, son visage se colorait, que sa respiration et son pouls s'accéléraient. Dès-lors il fut pleinement convaincu que sa maladie était causée par son amour pour sa belle-mère. Séleucus, voulant conserver les jours de ce fils unique, qui lui était si cher, lui

céda la belle Stratonice, quoiqu'il l'aimât tendrement; et Antiochus recouvra bientôt la santé.

Jalousie. La jalousie est une affection de l'âme terrible dans ses effets; elle tourmente sans cesse celui qu'elle domine; il n'est point de repos pour lui; toujours inquiet, taciturne, quelquefois furieux : aussi a-t-on dit que la jalousie est parmi les affections de l'âme ce que la rage est parmi les maladies. L'homme jaloux éprouve un serrement et une pesanteur dans la région de l'estomac qui dépravent la digestion; toutes les sécrétions et les exhalations sont dérangées; à cette anomalie des fonctions succèdent la maigreur, la fièvre lente. Les effets pathologiques de la jalousie sont, l'hypochondrie, la mélancolie, la manie. Que de maux peuvent produire l'envie et la jalousie en amour! il n'en est point que la jalousie n'enfante. « J'ai remarqué, raconte *Zimmermann* (dans « son Traité de l'expérience, tom. 3, page 212), trois espèces « de fous dans les grands hôpitaux de Paris. Les hommes l'é- « taient devenus par orgueil, les filles par amour, les femmes « par jalousie. »

La *tristesse* est aussi la source d'une infinité de maladies chroniques, comme toutes les passions tristes, qui nous offrent l'image de la douleur sous toutes les formes, tandis que la joie et les passions gaies, lorsqu'elles sont modérées, ont un effet tonique et stimulant sur notre économie; les fonctions se font plus énergiquement, plus facilement; enfin tous les viscères de l'abdomen éprouvent une influence heureuse des effets de la gaîté.

Prognostic.

Le prognostic de la mélancolie est relatif aux causes qui l'ont produite. A-t-elle été précédée d'une vive irritation gastrique, on peut espérer que l'extinction de cette phlegmasie préliminaire calmera l'irritation cérébrale. Est-elle due à une passion violente,

mais récente, la guérison est assez facile en général. Mais, si elle a été précédée de longs et profonds chagrins, si les viscères sont pour ainsi dire façonnés à leur nouvel état, la maladie devient extrêmement rebelle, et souvent incurable.

Lorsqu'elle reconnaît pour cause la suppression d'une évacuation habituelle, de la transpiration, la rétrocession de la goutte, d'une dartre ou de tout autre exanthème, la suppression d'une hémorrhagie habituelle, on peut concevoir l'espoir de la guérison, en dirigeant le traitement d'après la nature de la cause évidente qui a produit la maladie, c'est-à-dire déplacer l'irritation par une crise favorable.

La guérison est difficile lorsque la mélancolie est invétérée, surtout héréditaire, et qu'elle compte plusieurs années d'existence; lorsque le malade est en même temps faible, débile, imbécille, et comme stupide. Enfin, quand tous ces symptômes ont fait de nouveaux progrès, la mort est prochaine. Une phlegmasie aiguë des viscères gastriques vient toujours aggraver l'état du mélancolique, et terminer la scène.

Il est d'observation que les individus faibles, nerveux, irritables, offrent moins de chances de guérison que les sujets forts, robustes et vigoureux.

Traitement.

Le traitement de la mélancolie repose sur deux bases; je le diviserai donc en *traitement physique*, et *traitement moral*. Le premier se compose d'antiphlogistiques lorsque la maladie commence, et des mêmes moyens que les phlegmasies muqueuses gastriques. Si le sujet est fort et robuste, on aura recours d'abord à la saignée générale, trop méprisée aujourd'hui, parce qu'on en avait abusé autrefois; car les sectateurs de la doctrine humorale, qui trouvaient les causes de toutes les maladies dans les *humeurs peccantes*, poursuivaient la prétendue atrabile jusque dans le sang, qu'ils

faisaient couler à grands flots. Selon *Galien*, on devait verser le sang mélancolique répandu dans toutes les veines du corps (*de locis affectis*, lib. 3, cap. 7.)

Arétée est bien plus réservé dans l'usage de la saignée : il la défend très-expressément dans la plupart des cas ; il ne la permet que chez les sujets jeunes et qui sont attaqués de la mélancolie au printemps : *Vena in dextro cubito media cædenda est, ut à jecore sit oportunum effluvium.*

La saignée produite par les sangsues a une application très-souvant efficace ; c'est lorsqu'il s'agit de rétablir une évacuation sanguine, telle que l'écoulement du flux menstruel et hémorrhoïdal : on les applique alors à la vulve ou à l'anus, et ce moyen suffit quelquefois pour guérir entièrement le malade de son aliénation.

Les bains sont d'un grand usage dans le traitement des maladies mentales ; les douches sont aussi très-employées. Le bain, à la température du corps, convient généralement dans la mélancolie; il diminue le sentiment de chaleur intérieure dont se plaignent les malades, et favorise les fonctions de la peau. Les affusions d'eau froide sur la tête, tandis que le corps est plongé dans un bain chaud, ont été recommandées. Les douches ont le même but que les affusions ; elles doivent être données à jeun et pendant quelques minutes seulement, quoique M. *Fodéré*, dans son Traité du délire, les prescrive pendant un quart d'heure. Les bains de surprise ont réussi quelquefois par l'impression forte et brusque qu'ils produisent. Si la maladie est invétérée, on doit très-peu compter sur ce moyen. « Lorsque je l'entends prescrire, dit M. *Esquirol*, j'aimerais autant qu'on donnât le conseil de précipiter les aliénés d'un troisième étage, parce qu'on en a vu quelquefois guérir après avoir fait une chute sur la tête. »

Les purgatifs sont quelquefois utiles ; ils étaient regardés chez les anciens comme spécifiques de la manie, et de ce nombre était l'ellébore, si vanté par les médecins et les poëtes. La racine de cette plante est très-âcre, et ne peut être employée qu'avec les plus

grandes restrictions ; aussi est-elle entièrement tombée en désuétude de nos jours.

Les antispasmodiques, et surtout l'opium, ont été préconisés. Parmi les exercices du corps, l'équitation est un des plus avantageux, par la surveillance active à laquelle il assujettit le malade, par le renouvellement continuel de l'air, et par l'empire de la distraction. Un des points essentiels du régime physique, est l'habitation dans un air pur et un lieu salubre. On ne donnera que des alimens gélatineux, féculens, albumineux, proportionnés à l'appétit du malade ; on les variera, et on insistera sur ceux que l'on jugera les plus convenables et les plus agréables à son estomac. Le séjour à la campagne est très-efficace : le mélancolique y varie ses exercices et ses mouvemens, il y exerce tous ses sens, et les sensations agréables qu'il y éprouve ont l'avantage d'affaiblir la susceptibilité nerveuse, dont l'exaltation est toujours en raison inverse du développement de la force physique. Les frictions, tous les moyens propres à fortifier le système cutané conviennent également : les voyages, les eaux minérales, comme sujets de récréations, conviennent aussi.

« Le traitement des eaux minérales, employées à leur source, dit *Bordeu*, dans ses Recherches sur les maladies chroniques, est sans contredit, de tous les secours de la médecine, le plus propre à opérer pour le physique et le moral toutes les révolutions nécessaires et possibles dans les maladies chroniques. Tout y concourt, le voyage, l'espoir de réussir, la diversité des nourritures, l'air surtout qu'on respire, qui baigne et pénètre les corps, l'étonnement où l'on se trouve sur les lieux, le changement de sensations habituelles, les connaissances nouvelles qu'on fait, les petites passions qui naissent dans ces occasions, l'honnête liberté dont on jouit, tout cela change, bouleverse, détruit les habitudes d'incommodités et les maladies auxquelles sont sujets les gens des villes.

Traitement moral.

Le traitement moral, dont les heureux effets sont si connus, n'a pas la même influence dans toutes les mélancolies : lorsque la maladie est produite par une cause mentale, son efficacité est très-grande ; mais est-elle l'effet de la réaction sympathique de quelque trouble physique sur le cerveau, il échoue le plus souvent.

Le médecin doit faire preuve, dans certains cas, d'adresse, de ruse, et surtout de douceur, pour varier chez quelques mélancoliques des idées qui les empêchent de satisfaire même aux besoins les plus pressans. J'ai vu à Charenton un malade qui, depuis sept jours, avait obstinément refusé toute nourriture, parce qu'il ne devait en accepter, disait-il, que de la main de sa bien-aimée. M. *Blegnie* parvint cependant à lui faire prendre quelques alimens en ma présence : je ne sais s'il fut aussi heureux par la suite.

Tout le monde connaît l'histoire de cet autre mélancolique qui s'obstinait à retenir son urine depuis plusieurs jours, dans la crainte d'inonder ses voisins. On vint lui annoncer que la ville qu'il habitait était en proie à un incendie qui allait la réduire en cendre : le stratagème le persuada, il urina, et fut guéri.

D'autres ruses de ce genre ont souvent été des spécifiques contre l'erreur de l'imagination des malades : certains mélancoliques, persuadés qu'ils avaient dans l'estomac des grenouilles ou des serpens, n'étaient guéris qu'en voyant dans le vase où ils vomissaient les animaux que le médecin y avait fait mettre furtivement.

L'amour malheureux est-il cause de la mélancolie ; le médecin, à l'exemple d'*Erasistrate*, a-t-il été assez heureux pour le reconnaître, il réussit aussi en usant des mêmes moyens ; je veux dire en procurant au malade la possession de l'objet aimé. Si de grands obstacles s'y opposent, c'est alors qu'il faut user du précepte d'Ovide.

. . . . . *Binas habeatis amicas,*
Alterius vires subtrahit alter amor.

Car, « une vie sans amour, dit *Zimmermann*, dans son Traité « de la solitude, est, pour le cœur qui a aimé, la mort la plus « terrible. »

L'antiquité la plus reculée connaissait les bons effets de la musique dans les affections tristes de l'esprit. Nous lisons dans les livres sacrés que la mélancolie de Saül ne pouvait être calmée que par les accords de la harpe de David. Mais tous les genres de musique ne conviennent pas également. En général, ce sont les airs gais, vifs, ceux de nos opéras comiques, qui réussissent le mieux à retirer le mélancolique de son abattement.

« Souvent l'harmonie, dit *Gresset*, enchanta les maux et sus- « pendit la douleur; mais sa puissance salutaire fut toujours plus « marquée encore sur les douleurs profondes de l'esprit. Seule « elle connaît les chemins du cœur; seule elle sait endormir les « chagrins importuns, assoupir les noirs soucis, éclaircir les nuages « de la sombre mélancolie. » (*Discours sur l'harmonie.*)

L'utilité des voyages avait été reconnue des anciens; et c'est chez eux que nous trouvons les premiers principes de la médecine morale. « Aux deux extrémités de l'Egypte (M. *Pinel*), qui était alors très-peuplée et très-florissante, il y avait des temples dédiés à Saturne, où les mélancoliques se rendaient en foule, et où des prêtres, profitant de leur crédulité confiante, secondaient leur guérison prétendue miraculeuse par tous les moyens naturels que l'hygiène peut suggérer; jeux, exercices récréatifs de toute espèce institués dans ces temples; peintures voluptueuses, images séduisantes exposées de toutes parts aux yeux des malades; les chants les plus agréables, les sons les plus mélodieux, charmaient souvent leurs oreilles; ils se promenaient dans des jardins fleuris, dans des bosquets ornés avec un art recherché : tantôt on leur faisait respirer un air frais et salubre sur le Nil dans des bateaux décorés, et au milieu de concerts champêtres; tantôt on les conduisait dans des îles riantes, où, sous le symbole de quelque divinité protectrice, on leur procurait des spectacles nouveaux et

ingénieusement ménagés, et des sociétés agréables et choisies; tous les momens enfin étaient consacrés à quelque scène comique, à des danses grotesques, à un système d'amusemens diversifiés, soutenus par des idées religieuses. Un régime assorti et scrupuleusement observé, le voyage nécessaire pour se rendre dans ces saints lieux, les fêtes continuelles instituées à dessein le long de la route, l'espoir fortifié par la superstition, l'habileté des prêtres à produire une diversion favorable et à écarter les idées tristes et mélancoliques, pouvaient-ils manquer de suspendre le sentiment de la douleur, de calmer les inquiétudes, et d'opérer souvent des changemens salutaires, qu'on avait soin de faire valoir pour inspirer la confiance et établir le crédit des divinités tutélaires? »

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile. Oportet autem non modò seipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, et præsentes, et externa. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

Si metus et tristitia multo tempore perseverent, melancholicum hoc ipsum. *Sect.* 6, *aph.* 23.

III.

Melancholicis et nephriticis hæmorrhoïdes supervenientes, bonum. *Ibid.*, *aph.* 11.

IV.

Morbis melancholicis ad hæc periculosi sunt humorum decubitus : aut corporis siderationem, aut convulsionem, aut insaniam, aut cæcitatem significant. *Ibid.*, *aph.* 56.